

FLORENCE

Etranger d'un jour à Florence, je me surprends à noter mes *impressions*, à défaut de souvenirs. C'est aux circonstances, bien plus qu'à l'abondance du thème, que j'en renvoie la responsabilité. Dans la première fureur de la curiosité, je me vois comme mis aux arrêts par une pluie torrentielle. Or, être condamné à rentrer son enthousiasme à l'heure même que depuis longtemps il attendait pour éclater, se voir réduit, en pleine Italie, aux quatre murs d'une cellule d'hôtel et à un carré de ciel grisâtre pour reposer ses premiers regards, c'est plus qu'il n'en faut pour assombrir une vie de touriste. Aussi bien, de dépit et de désœuvrement, je tombe sur ma plume pour infliger mes premières notes à vos lecteurs.

Hélas ! il n'y a pas encore vingt quatre heures, je m'attendais à une entrée en matière toute différente. Rien qu'au contact de la description du « Guide d'Italie », mon imagination s'était enfiévrée. Je voyais cette *Fiorenze ia Bella*, assise nonchalamment dans sa vasque de côteaues, de collines et de montagnes, sur des coussins de fleurs, toute enivrée de soleil et des arômes de son éternel printemps. Je voyais l'Arno, le *nobile fiume*, coulant à plein lit ses eaux de cristal comme celles de notre St-Laurent. Et au-dessus de cet Eden, un ciel bleu, mais d'un bleu... Sous le coup d'émotions trop pressées, « ma plume se refusait d'avance à décrire », en dépit de toutes les citations enthousiastes que j'avais empruntées avant de me mettre en route aux poètes les plus classiques. Mais voilà que, dès les abords de Pise, le calme revint sensiblement à l'esprit avec un vigoureux orage qui grondait au dehors. Il n'y avait plus d'azuré et de satiné que les descriptions du guide. Dans la réalité des choses, le ciel était opaque et une pluie vulgaire fouettait les vitres du compartiment. En face de moi, une Anglaise étalait son clavier dentaire à la faveur d'un sourire et semblait rêver des bords de la Tamise.